

LES AVENTURES DE

TANCREDE DE ROHAN

par E. de Laune

I—VIEUX CHATEAU, JEUNE AMI

Le château de Préfontaine, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines enfouies sous l'herbe, était un bon vieux manoir normand, sis en pleine vallée d'Auge.

Son origine se perdait dans la nuit des temps ; il avait eu jadis quelque splendeur ; mais, à l'époque où commence cette histoire, en 1638, ce n'était plus que le castel délabré d'un piètre hobereau campagnard.

Pour toutes dépendances, il ne lui restait plus que son verger, son jardin, un dernier herbage dans le val et quelques arpents de bois sur la hauteur.

Les fières tourelles se crevassaient, s'affaissaient, coiffées de travers par leurs grands toits en forme d'éteignoir. Chaque orage enlevait quelques ardoises ; on ne les remplaçait plus. Les girouettes, tordues par le vent, ressemblaient à ces fantastiques panaches que venait de crayonner Jacques Callot. Les ailes et les communs tombaient en ruine ; mais le corps de logis tenait bon, soutenu par sa robuste charpente. Le lierre, la vigne vierge, la clématite, toutes sortes de plantes grimpantes escaladaient librement la façade et couronnaient les combles d'un réseau de feuillage et de fleurs. C'était un pittoresque séjour, une ruine charmante.

Mais le baron de Préfontaine n'était pas un rêveur. C'était un vieux soldat, rudement éprouvé par de longues guerres. Sa santé, sa fortune s'en ressentaient gravement. Il y avait autant d'hypothèques sur le domaine que de blessures et de rhumatismes sur le châtelain.

L'aîné de ses fils avait dû déchoir et se contenter d'une place de maître d'hôtel chez la duchesse de Rohan. Sans la pension qu'il servait à son père, celui-ci eût été fort en peine de soutenir sa noblesse.

Au reste, M. le baron vivait d'une façon fort modeste. Il n'avait que deux serviteurs : un valet chargé de l'écurie et du jardin ; une servante, appelée la Simonne, qui suffisait à tous les soins de la maison.

A la vérité, le maître était veuf et n'avait avec lui que son plus jeune fils, François. Sauf quelques leçons que lui donnait le curé de Blangy, François grandissait en toute liberté, presque comme un fils de paysan. Son père ne s'en occupait que fort peu, par boutades. Deux passions dominantes l'absorbaient tout entier : la chasse et le jeu, le